

---

**31 mai 2020**

Hommage à un aimé

Cher homme lumineux qui s'est élancé ces jours derniers vers l'infini , chaque goutte de ma vie s'imprègne du sel de cette immensité . Le long fil ininterrompu de notre compagnonnage de toute une vie ne cessera d'abreuver le silence. Le passé demeurera loin devant . Tu seras le vent qui caresse mon visage .

Anne VOLUMARD

---

Entre tous mes tourments entre la mort et moi  
Entre mon désespoir et la raison de vivre  
Il y a l'injustice et ce malheur des hommes  
Que je ne peux admettre il y a ma colère

Il y a les maquis couleur de sang d'Espagne  
Il y a les maquis couleur du ciel de Grèce  
Le pain le sang le ciel et le droit à l'espoir  
Pour tous les innocents qui haïssent le mal

La lumière toujours est tout près de s'éteindre  
La vie toujours s'apprête à devenir fumier  
Mais le printemps renâit qui n'en a pas fini  
Un bourgeon sort du noir et la chaleur s'installe

Et la chaleur aura raison des égoïstes  
Leurs sens atrophiés n'y résisteront pas  
J'entends le feu parler en riant de tiédeur  
J'entends un homme dire qu'il n'a pas souffert

Toi qui fus de ma chair la conscience sensible  
Toi que j'aime à jamais toi qui m'as inventé  
Tu ne supportais pas l'oppression ni l'injure  
Tu chantais en rêvant le bonheur sur la terre  
Tu rêvais d'être libre et je te continue.

Dit de la force de l'amour , de Paul Eluard

---

**13 mai 2020**

Gil Arrocena [gilarrocena@free.fr](mailto:gilarrocena@free.fr) avril 2020

## **UN ETRANGE RAVISSEMENT**

*Aux enfants de Verlaine et d'ailleurs*

<https://www.facebook.com/EditionsLamia>

*Il a neigé aux derniers jours de mars. Après des semaines chaudes et printanières, les montagnes ont été couvertes d'une couronne à la blancheur éclatante. Au balcon j'ai respiré l'ivresse de cette magie, tandis que la neige a fondu plus vite qu'un rêve.*

*Ce matin, les épaules nues des montagnes prennent un bain de soleil. Je ne regrette plus d'avoir jeté l'éponge dans mon entreprise une semaine avant l'annonce officielle des mesures de confinement. Peu importe que cette démission prématurée m'empêche aujourd'hui de toucher le chômage technique.*

*J'ai la chance de vivre en quarantaine avec l'homme que j'aime, et du matin au soir, je me répète à voix basse que le coronavirus est pour moi synonyme de passion, de liberté et de douceur. Avec le confinement j'ai perdu le monde et retrouvé l'amour sur le chemin de Guruzteta, au troisième et dernier étage de notre résidence de standing, dans cet appartement lumineux qui tourne le dos à l'océan pour mieux plonger sur les toitures orange de Ciboure.*

*Avec seulement quatre des huit appartements occupés, nous sommes barricadés dans un immeuble à moitié vide. Je n'ai qu'à me pencher au balcon avec un miroir pour tenir la baie de Socoa à pleines mains et apprécier les remous si proches des vagues. Je vois bien Saint-Jean de Luz, une esquisse de la côte basque et le monde saisi par l'effroi de l'inconnu. Cette petite apocalypse qui ne ressemble pas plus aux dix plaies d'Égypte avec ses pluies de grenouilles, de sauterelles et ses ténèbres qu'à une invasion fulgurante de zombies amateurs de chair humaine. A l'opposé des récits les plus populaires sur la fin du monde, l'univers épouse la mollesse d'un gros chamallow. Il ronronne presque sans bruit. Alors j'embrasse l'énigme du silence. Je respire l'azur du matin.*

*Au pire, d'ici quelques semaines, l'épuisement des ressources se profilera dans les centres de distribution et la télévision montrera quelques bastons au rayon du PQ ou la mise en place de petites mafias autour de la forte demande de masques, des marchandises médicales et des produits miracles de merde. A présent tout est calme et je ne crois même plus à la guerre de chacun contre chacun pour un bout de viande ou la dernière barquette de fraises en provenance d'Espagne.*

*Aucun artiste n'avait imaginé ce que je vois depuis mon balcon : le monde tétanisé dans l'attente que le virus passe sans faire trop de dégâts. Même si la colère des gens gronde contre l'urine des chauve-souris et la viande de pangolin, pour une catastrophe planétaire, ça va plutôt pas mal. Pour se protéger du virus nous avons retourné le monde comme un gant. Sous perfusion bancaire, il est devenu presque fantasmagique maintenant que chacun a pu voir que l'argent, c'est du vent. Avec la panne subite de l'économie réelle, les marchés financiers tremblent et de tous les chapeaux les milliards sortent comme des lapins.*

*Cette manne financière va bien au-delà d'une intervention divine, car jamais aucun Dieu n'a proposé d'offrir autant d'argent à l'humanité!*

*Cela fait déjà plus de trois semaines que les mesures de confinement rendent ma vie belle au point d'en éprouver de la honte chaque fois que j'écoute les mauvaises nouvelles du monde à la radio. Le décompte journalier du nombre de morts et de personnes infectées me procure un vertige qui ravive la vérité essentielle de mon cher Lucrèce apprise par cœur au lycée. Moins ça va, plus je goûte à la douceur de voir à quel malheur j'échappe : *Suave, mari magno turbantibus aequora ventis, e terra magnum alterius spectare laborem; non quia vexari quemquamst jucunda voluptas, sed quibus ipse malis careas quia cernere suavest.* Plus je récite ces rimes gravées dans ma mémoire avec la précision d'une date sous les verres de cantine, et plus le monde paraît s'éloigner de moi.*

*Je m'adonne sans fièvre aux images extraordinaires des centres urbains désertiques ou à l'incroyable bénédiction urbi et orbi du Pape dans la place Saint-Pierre si vide qu'on aurait dit une peinture mélancolique de Chirico.*

*J'ai confiance. Je me contente d'adopter scrupuleusement les gestes barrières et de vivre dans les clous des mesures sanitaires. La majeure partie du jour, je me repose des années passées dans ma chaise hamac. Après avoir nettoyé l'appartement de fond en comble, trouvé une place aux merdouilles abandonnées dans les vides poches, fait barrir l'aspirateur dans les coins les plus inaccessibles de la chambre, rangé mes dossiers insipides par ordre alphabétique, j'ai épuisé jusqu'aux derniers, les scrupules de la mauvaise conscience ménagère. Je ne suis pas la seule. Notre voisinage clairsemé a tout fait pareil.*

*Les bruits de perceuses, de tondeuses et d'autres engins inhabituels se sont définitivement tus pour faire place à cette couche opaque de silence qui recouvre l'horizon. Même les sociétés de démarchage à domicile ferment leur gueule et les oiseaux subitement timides n'osent plus chanter. Nous voici prêts pour un printemps en cage. Debors, le monde fleurit sans nous, et je tiens pour sûr que les rats dansent la gigue au petit matin.*

*Jusqu'à nouvel ordre, la suspension du temps a sonné la fin des atermoiements et des fausses raisons de ne pas faire ce que j'ai envie de faire depuis des années. Je ne me reconnais pas dans les témoignages que j'entends à longueur de journée à la radio, à la télévision ou sur Internet. A croire que je n'étais pas faite pour le monde d'avant, ou que j'attendais celui-ci en grand secret. Dans l'impasse de ce confinement promis à de longues semaines, les gens qui ne peuvent plus échapper à la réalité se découvrent mortels, finis, indigents et affamés par l'ennui jusqu'à s'en bouffer les mains. Au lieu d'exploiter la chance de vivre chacun de ces jours comme le dernier, les heures ont pris l'aspect d'un miroir qui nous fixe dans le blanc des yeux jusqu'à la nausée. Jour et nuit la tentation du suicide rôde sur ses pattes de velours, tandis que les voix graves des journalistes anonnent les chiffres macabres des femmes passées à tabac, des enfants en fugue du martyr familial qui sont les victimes expiatoires de la réclusion intensive. La folie de cette saison accouchera de tueurs en série, de mystiques en herbe et un autre monde viendra, derrière son nouveau masque anti-viral.*

*Ce matin encore j'embrasse le coronavirus qui m'emprisonne dans une bulle de bonheur imperméable à l'horreur de cette mort en masse décrite par les informations en continu. Mikel dort comme un ange couvert d'un léger voile de salive et de caresses. Je salue le monde au balcon, et soudain je m'aperçois que le ciel est plus vaste sans griffes d'avion.*

*Comme je n'attends plus rien d'une vie sans urgence, je m'accomplis au jour le jour. Avec la quasi disparition du marché de l'emploi, j'attends de voir ce qu'il adviendra lors de la réouverture de la chasse. L'occasion incroyable d'ouvrir tous ces livres destinés à être lus lorsque le temps s'arrêterait comme dans un rêve est venu. Ce « plus tard » messianique auquel je faisais semblant de croire est devenu un long présent sans date officiellement arrêtée. Ce temps immobile est une invitation à saisir l'éternité comme la queue de Mickey agitée par le grand manège du monde.*

*Saisie par l'envoûtement silencieux de l'univers en panne, je sirote du Verlaine les pieds dans le vide, et cette douce vie de chatte me comble. Après avoir cessé de tourner comme une toupie folle, il faut encore espérer que le monde ne retombera pas avec fracas dans la poussière de l'histoire. L'économie mondiale repartira à condition de trouver un nouvel axe de rotation qui ne soit plus la cruauté du profit à court terme. Tous les experts honnêtes s'accordent à dire que suivre la même direction nous mènerait droit dans le mur. Une fois pour toutes. Nous risquons de payer très cher ces semaines miraculeuses où des gouvernements contraignent une majorité de leur population à s'adonner à la vie intime au lieu d'irriguer l'économie nationale à la sueur de leur front.*

*J'entends les pas de Mikel dans le salon. Après une demi soupière de café, il va passer des heures à la relecture approfondie d'articles techniques. Je l'observe avachi sur le canapé encombré de livres et d'articles à recenser, ou à son bureau pour l'écriture d'articles et de mails administratifs dédiés à la si fameuse continuité pédagogique. Taraudé par les nombreuses références à vérifier en bas de page et les paragraphes à conforter, Mikel a repris la main sur l'écriture de plusieurs articles en souffrance depuis la fin de l'automne. En situation d'apesanteur, et loin des tentations juvéniles, Mikel profite des conditions d'études idéales qui lui permettent de travailler bien au-delà de ses espérances. Il marche des kilomètres pieds nus dans l'appartement et pense à voix haute. Ici ou là, mon cœur se tourne vers lui avec la joie muette d'un tournesol.*

*Si naguère je ne parvenais pas à rendre mes émotions contagieuses, aujourd'hui Mikel est amoureux de moi jusqu'aux ténèbres de ses os. Le fait d'être la seule femme à disposition pour faire l'amour n'explique pas un tel retour de flammes, très loin de la distrayante copulation avec ces quatre minutes de chaque côté, comme un steak cuit à point. En vérité, Mikel joue avec moi tel d'un instrument de musique à cordes, à vent et amour. Après le déjeuner, il répète ses gammes douces et furieuses, en quête de joie et de partage. Il lit les moindres secrets du plaisir écrits en lettre de sueur sur le manuscrit de ma peau nue. Ses baisers battent des ailes dans mon cou. Un léger pincement de téton allume la lumière de toutes mes cellules vivantes. Ses lèvres délicates entre mes jambes suffisent à mettre le feu à mon âme, et je sais qu'il ne triche pas : ma main recueille les palpitations de son cœur comme si un colibri féroce battait des ailes sous sa poitrine.*

*J'ai presque honte de ce confinement aux petits oignons. Je ne fais rien d'autre que lire et l'amour. Mikel et Verlaine remplissent mon univers et le débordent. Je n'éprouve même pas le besoin des gadgets qui rapprochent nos images. J'évite Skype et toute la magie blanche offerte par les sites capables d'inviter les gens seuls ou par grappes dans notre salon. Je bloque les trop nombreuses vidéos pour rire, les messages à la con et les appels pour dire et redire que tout va bien, qu'on en sortira plus fort et plus heureux. Très bientôt. Chaque jour en attendant je fais ma petite BA avec la famille proche ou des amis qui ont besoin de me raconter leurs déboires, et basta ! Là, j'ai mon oncle Titi à l'oreille qui avoue se sentir moins seul depuis qu'il doit rester cloîtré comme tout le monde. Avec ses chats d'habitude il ne voit personne, alors qu'à présent il suit les informations avec une coupe de champagne et l'impression flatteuse que le gouvernement s'adresse à lui toute la journée. Quand il me dit que c'est la première fois qu'il partage la même vie que tout le monde, j'entends la foudre du sourire qui passe sur ses lèvres.*

*Quand il raccroche, je remplis l'attestation de déplacement dérogatoire pour me déconfiner une petite heure par jour. Je vais me balader au soleil avant que des mesures beaucoup plus restrictives ne s'abattent sur la ville, comme c'est déjà le cas chez nos voisins du Pays basque espagnol.*

*La baie de Socoa occupe la moitié de mon périmètre compris entre l'avenue de l'océan au sud, la départementale à l'est et le pont qui mène à **Donibane (1)** au nord. Le fort de Socoa semble déjà appartenir à un autre continent et je n'ai plus le droit de rendre visite à mes très chères falaises plissées de la corniche. Je ne tenterai pas le diable avec la patrouille de police qui suffit à surveiller le calme plat de Ciboure.*

*Et c'est fou toutes les merveilles inattendues qu'il peut y avoir dans un kilomètre de rayon. Les jambes et le regard s'adaptent sans effort à ce rétrécissement de l'espace où je vis plus grand, en parfaite communion avec l'instant et ce lieu unique. Je n'avais jamais vu Ciboure avant qu'elle devienne mon unique monde au quotidien. Je n'imaginai pas que le bonheur puisse être une telle routine.*

*La réclusion me voue à la magie de Ciboure. Tout le port à l'arrêt ressemble à un gros jouet sans pile. La fermeture du marché, des halles propices à trop de convivialité, et le poisson à la criée mis en vente sur Internet contribuent à réduire le bruit à zéro et des mouettes. Je suis seule avec un calme assourdissant,*

face à ces petites merveilles invisibles à mes absences ordinaires. Je baguenaude dans le dédale de l'ancien village de pêcheurs bunkérisé d'un simple coup de baguette magique. Les ruelles déploient un véritable paradis de poches que je mets à l'abri dans mon cœur, et à chaque ronde, je redécouvre la beauté d'un microcosme où la plus ordinaire des maisons traditionnellement rouges et blanches, se révèle avoir une personnalité singulière. J'ignorais même les noms basques gravés sur les linteaux ou plaqués aux façades. La figure hollandaise d'Estebania, la maison Neria, les Habia, Eder quelque chose, machin truc Leku, et Etxe, Etche un peu partout... Autant de maisons basques qui me parlent d'autrefois et de ces rêves qui les ont construites : Gure ametsa.

Depuis le début de la semaine dernière, je ne vois plus le beau visage de la jeune fille qui tournait en rond comme une panthère mélancolique. En revanche, il y a d'autres visages égarés dans les rues, affolés ou mécontents au milieu du naufrage. **Agur, agur (2)**. Ils avancent les mains croisées dans le dos sans aller nulle part. Ici nous sommes privilégiés, m'apostrophe une vieille dame aux cheveux arc en ciel : il nous suffit d'ouvrir les yeux pour voir le paradis. Bien sûr, bien sûr. Il y a ceux dont les pas furtifs jouent à cache-cache avec la menace invisible, ceux qui sourient pour faire respirer leur âme et ceux qui tournent la tête de peur que le virus s'attrape avec les yeux, comme le coup de foudre.

## 1. Saint-jean de Luz.      2 Salut, bonjour.

Je fais mes derniers pas le long du chemin côtier avant de revenir à l'appartement. Dans le hall de la résidence, je croise notre voisin à la cinquantaine bien tassée, celui qui voyage beaucoup d'habitude puisque les femmes qu'il aime n'habitent pas au même endroit. Le téléphone accroché comme une moule à l'oreille, monsieur Hirigoien ne me voit même pas. Ce célibataire qui pratique l'art de la dispersion amoureuse tel un sport extrême tourne et retourne comme un petit train électrique dans son salon. J'imagine.

Mikel n'a pas besoin de sortir, il s'intéresse peu à Ciboure. Il est ici comme n'importe où ailleurs avec du calme, un balcon et de l'air iodé. Il se moque de passer des jours loin du monde, dans sa tour de papier et d'ivoire.

Mikel apprécie en revanche de faire les courses au Leclerc d'Urrugne et de rouler quelques kilomètres avec notre voiture rouge à lèvres. Depuis le bureau ou de la chambre ensoleillée,

Mikel continue d'occuper son poste à l'université de Toulouse le Mirail. Comme à un robot dénué d'émotions, ses élèves de première année lui renvoient le strict minimum du travail demandé : ni bonjour, ni merci, ni à bientôt, et il perd beaucoup de temps à relancer des petits merdeux qui profitent de la panique sanitaire pour fuir leurs obligations universitaires. A l'instar de ses collègues, Mikel ferme les yeux sur le fléau éprouvant des technologies, car aujourd'hui rares sont les élèves qui échappent à la sorcellerie du copier-coller. Leurs jeunes cerveaux baignent dans la même soupe calamiteuse où ils ne font même plus l'effort d'apprendre à tricher. Mikel préfère en rire jaune. Il ne les a jamais vus aussi bien que derrière leurs écrans où ils se cachent avec des excuses bidons. Leur mot d'ordre est tout simplement : je n'ai pas bien compris les consignes. Au bout de combien de semaines leur mauvaise foi s'effondrera ? Cinq, six, sept, huit semaines ? Rien de pire que cette liberté vingt quatre heures sur vingt quatre pour les étudiants qui se font croire depuis toujours qu'avec plus de temps à disposition ils pourraient enfin donner le meilleur d'eux-mêmes et réaliser leur véritable destin. Cela n'a plus rien à voir avec de la procrastination quand la connerie et la faiblesse humaines remontent à la surface et flottent comme d'horribles étrons après avoir tiré la chasse d'eau des toilettes bouchées.

Appel de mon amie Julie. Pas évident d'être nympho au temps du coronavirus. Il aura fallu cette pandémie pour qu'elle se rende compte de son addiction au sexe et m'excuse de lui avoir dit ses quatre

*vérités lors des fêtes de fin d'année. Je lui parle de jeux de société, de lecture, de Netflix, mais à part les hommes, Julie ne s'intéresse à rien. Elle m'avoue être suivie par sa gynécologue qui l'a mise en contact avec une sexologue débordée en ces jours de quarantaine. Julie fait bien tout ce qu'on lui dit de faire, mais avec elle ça ne marche pas. Les sextoys lui calment un peu les nerfs, mais elle a des hallucinations en fin de journée. Des mecs montés comme des ânes et l'envie que Ciboure finisse en partouze. Ses histoires me font mal au cœur. Que faire ? En larmes, elle m'avoue être devenue un danger public. Je ne veux pas la dénoncer...*

*Je marche en apesanteur sur le chemin de Guruzteta. J'ai l'espoir de me perdre pour avoir l'illusion que le monde s'agrandit. Saisie par l'extase de l'instant, j'ai failli être renversée par une jeune conductrice lancée à la vitesse d'un météorite sur la route déserte : quelle mort atrocement bête à l'époque de cette pandémie historique ! Les journaux se moquent des gens écrasés. Des cadavres idiots qui encombrant les services d'urgences et les morgues. Je vais finir par croire que je suis devenue transparente comme un spectre à force d'être là sans y être. Ou alors, ce n'est pas moi. Au bout de quelques semaines d'amputation sociale, les gens commencent à confondre le rêve et la réalité.*

*Je marche seule dans la ville. Le pollen a vêtu Ciboure d'un habit jaune de printemps et la brise murmure un vieux chant de pêcheurs dans les ruelles abandonnées au désert. J'observe l'écusson gravé sur l'obélisque de la vieille fontaine, avec un chêne et les bateaux de l'armoirie de la ville. Les mots de ceux qui téléphonent à leurs fenêtres me tombent dessus comme la poussière des chiffons agités au dehors.*

*Main dans la main, des couples vont et viennent le long de la Nivelle, main dans la main, surpris d'être là, sur le rebord d'un gouffre inouï, scotchés à un présent qui ne passe plus. Derrière eux, je découvre une cigarette qui finit de se consumer au milieu du bitume. Je me demande ce que voit le philosophe Nicolas Grimaldi depuis l'ancien sémaphore de Socoa où il séjourne et travaille depuis une cinquantaine années ? Voit-il mon bonheur quand je déambule dans la ligne de mire de son phare ? Aperçoit-il déjà l'apocalypse économique et financière à venir ? Sait-il ce qu'il adviendra de nous d'ici quelques semaines ? S'ennuie-t-il au point de baptiser chaque vague qui vient mourir au large de Saint-Jean-de-Luz ?*

*De retour à l'appartement, Mikel se débat avec sa prétendue dysorthographe au clavier de l'ordinateur. Les mots à l'écran ne correspondent presque jamais à ceux qu'il tape avec la plus grande application. C'est un phénomène ahurissant, je l'avoue : ses doigts accouchent de monstruosité sans aucun rapport avec les vilaines coquilles ou la maudite malchance des ivrognes. Mikel a beau coller ses yeux aux touches, le mélange des caractères donne lieu encore et encore à une soupe insignifiante. Ce n'est pas la faute à la machine qui applique bêtement le logiciel de correction orthographique et souligne la moitié de ses phrases d'une dentelle rouge sang. Il imagine un dysfonctionnement de transmission neuronale entre les doigts et le cerveau. Sa seule angoisse.*

*Cet après-midi, la Rhune porte son léger béret de nuages. J'ai donné rendez-vous au soleil sur le balcon, et je m'installe dans le losange de lumière avec les poèmes de Verlaine. Je lis à voix haute ses vers qui brisent en douceur la coque des mots pour déverser tout leur goût d'amande à ma bouche. Des formules bien troussées, des virgules bien accrochées, et des blancs avec la trace infinie du silence.*

*Mon saltimbanque de frère m'appelle à l'aide sur Whatsapp. Depuis qu'il se passe les nerfs sur le jeu Doom, il en a trop marre de bousiller des démons. Il s'en est rendu malade et en pleine nuit il vomit des tirs lasers dans son lit. J'écoute ses propos incohérents, Julien est en train de virer cinglé. Hier il a croisé un démon dans la rue juste en face de son appart. Je l'écoute. Avec ma voix de guérisseuse, je lui lis du Verlaine. Ça lui plaît. Il va regarder à quoi ça ressemble sur Internet. Promis, juré...*

*Le confinement révèle les âmes comme l'on révélait autrefois les photos argentiques : il rend tous nos traits de caractère d'habitude camouflés observables en plein jour. Chacun est à l'abandon dans son petit monde clos qui se mesure en mètres carrés. Les heures partent en fumée, les jours chancellent, le cœur cuit à gros bouillons de regrets et d'espoirs. Chacun se retrouve naufragé au beau milieu de chez soi, le visage collé à la lumière bleue des écrans, la masturbation pour triste déroboade et l'amour comme porte de secours à la folie. Revenus à l'aube de l'humanité, chacun regarde l'imagination qui fleurit les parois de nos grottes.*

*Le confinement révèle aussi le meilleur de nos pulsions, et après avoir fait rapidement le tour des bons sites pornos, Mikel a bien voulu essayer la spiritualité tantrique par le biais d'exercices sensuels proposés sur un site homologué. Vu que l'effort de concentration et cette lenteur d'approche exigée par les vidéos d'initiation ne l'aguichaient pas, nous sommes vite revenus sur le tapis, aux positions grecques et romaines, au plaisir pur des chiens et des lapins. Tant pis si j'ai l'air d'une petite conne avec mes bas résilles d'Halloween, au moins Mikel ne se plaint plus d'avoir à subir le rituel soporifique d'un sadhu du Cashmire. Mikel n'a plus à s'inquiéter de ne pas sentir la kundalini remonter sa colonne vertébrale pour embrasser l'infini et la non-dualité du monde : tout est sur mes lèvres.*

*J'ouvre les yeux et l'amour renaît avec le coronavirus. L'encens de nos rêves parfume la chambre au petit matin. Pas encore lavée, sans maquillage, les cheveux en bataille, je ressemble à un zombi sexy et plutôt baisable. Les yeux bleus de Mikel me redécouvrent comme une île secrète et sacrée. J'ai l'impression qu'il cherche la carte au trésor de sa vie sur ma peau. Il me regarde les mains comme si elles avaient poussé dans la nuit, avant de les porter successivement à ses lèvres pour les embrasser avec emphase. Des baisers qui n'ont plus rien à voir avec les sentiments en déconfiture auxquels la majorité des couples se résignent après dix ans de vie commune. Nous avons assez de folie à partager pour nous aimer jusqu'à la fin du monde. Je remplis ses yeux d'ombres dansantes autour d'un feu de joie, et peu importe ce qu'il voit quand il les ferme. Je n'aime pas la jalousie, ça fait vieux. Des étudiantes il y en a eu et il y en aura des centaines ; je suis son unique amour. Loin des tentations, il goûte à nouveau à la joie de notre amour. Certainement que l'une d'elle lui aura débarrassé sa paire de seins flambantes neuves sur Skype, lors de ma promenade. Les jeunes femmes ont assez d'une heure pour livrer leur beauté aux caprices d'un mâle en cage. Avec les années d'expériences, il doit savoir bien gérer les étudiantes aux yeux étoilés par le désir de reconnaissance. Quelque chose de sublime nous arrive, un appétit réciproque, irréductible à l'instinct de survie de l'espèce. Mais à ce rythme, j'ai peur qu'on en ait bientôt marre de baiser.*

*A nouveau sur le balcon, j'affronte le bleu du ciel. L'étoffe de ces jours légalement réduits à quelques mètres carrés approche les rêves de si près que je doute parfois d'être éveillée. Dans un calme inexorable, j'entends le goutte à goutte de l'éternité.*

*Je continue à garder mes distances avec l'exaspération des analyses servies en boucle par tous les médias. Tant mieux si des foules cloîtrées chez elles expient leur solitude avec ces plages horaires tartinées de témoignages et de rabâchages soporifiques, moi, il n'y a que la pénurie de Gianduja qui me fait ressentir la crise au quotidien. J'en subis la privation depuis les premiers jours de confinement, mais aucun média ne parle du Gianduja, même pas les journaux italiens. Ce matin encore, Mikel me confirme que toutes les variétés de chocolat sont dans les rayonnages, à l'exception de ma came habituelle. J'ai du mal à croire que les amateurs se jettent sur les tablettes de Gianduja pour faire des stocks, j'imagine plutôt la mise à l'arrêt des entreprises dans le Piémont, en banlieue de Turin, et cela n'ira pas mieux depuis que l'Italie a fermé toutes les entreprises qui ne répondent pas aux premières*

*nécessités de la population. Mes recherches sur Internet n'ont trouvé aucun article évoquant la pénurie mondiale de Gianduja. J'en subis le sevrage avec humour. Mon bonheur personnel a un goût de Mikel, de poésie et de pénurie du chocolat Gianduja.*

*Ma balade, encore la même. J'emprunte le chemin de Guruzteta qui ondule au-dessus du centre piétonnier, et la profondeur du silence donne au ciel gris perle quelques nuances d'épouvante. Les chats passent en petits nuages sur les toits. Penchée à sa fenêtre, une vieille dame nourrit les pigeons dans le creux de la main pour qu'ils donnent des ailes à sa solitude. Arrivée place du fronton, j'éprouve la nostalgie de l'ambiance habituelle des soirées du jeudi et vendredi passées aux bars du Maitena et d'Elgorriaga. Je ferme les yeux, j'imagine la pelote qui claque sur le fronton, les conversations trilingues autour des tables garnies de pintxos, de verres de vins rouges et blancs.*

*A la nuit tombante, Ciboure se couvre d'ombres libertines. Le fait que personne ne se touche plus ravive mes sens à l'extrême. Les regards intenses que je croise aperçoivent certainement mon aura érotique, j'espère au moins que l'un d'eux a pu saisir le parfum de ma présence pour faire l'amour avec. Arrivée au sens giratoire, le phare mastoc de Pavlovsky indique le point final de ma balade et le début du chemin retour. J'y croise une femme mince qui pratique la corde à sauter avec l'énergie d'un papillon à ras du sol.*

*Ce soir, Mikel a préparé le dîner avec une emphase proche du comique. Grâce aux replays d'émissions culinaires disponibles 24/24 sur la box, il s'adonne à la cuisine par mimétisme et je mange avec tendresse son plat de poulet courgettes curry au goût d'une bonne farce et de l'amour prononcé.*

*J'observe d'un œil vigilant le décompte macabre des victimes du Covid-19 au journal de vingt heures. Les courbes ascensionnelles obligent à penser à tous ces morts mis en boîte loin des habituelles cérémonies de recueils et d'adieux dus à ceux que nous aimons. À part ça, je suis imperméable au défilé des bandeaux anxigènes sur les chaînes d'informations. Peu importe le format et les médias, la cascade de reportages sur le Corona a vite fait d'être monotone. Surtout les questions sans réponse pour garder l'audience à bonne température. Le confinement a-t-il modifié votre rapport à la sexualité?*

*Nous réveillerons-nous dans un monde totalitaire après la pandémie ? Le monde sera-t-il comme avant ? Le système capitaliste a-t-il trouvé ses limites ? Faut-il s'attendre à un confinement annuel ? Assistons-nous au retour d'un nouveau Moyen-Âge ? Que fait la police ? La parole est aux spécialistes qui disent oui et non, ou souvent l'inverse.*

*Mikel observe l'expansion de la pandémie au jour le jour avec un œil hagard. D'après lui, c'est le coronavirus qui sauvera le monde au bord de l'implosion économique, des conflits sociaux, de la guerre des sexes et des crispations religieuses. Il n'y avait que ça pour ralentir notre vitesse folle à l'abîme. Il nous oblige à penser, tous comme des moines dans notre espace privé. Le Covid-19 est notre dernière chance de rédemption. Les dieux à venir auront la morphologie du pangolin et du sang de chauvesouris. J'hésite à être aussi enthousiaste. Le coronavirus sauvera le monde. Ou pas.*

*Allongée sur le hamac, j'écoute Because the night belongs to love de Patti Smith à faire pleurer mon âme d'amour. Mikel n'en finit plus de finir son travail, il chipote sur les moindres virgules. Avec l'écriture de son manuel universitaire de psychologie, il veut faire mieux que mieux. Il souffre de perfection et le temps perdu reste à jamais l'invariant catégorique de son chagrin. Je connais sa culpabilité familiale, je l'ai rencontrée assez tôt dans notre relation, alors j'essaie de le raisonner. Je parle avec du miel dans la bouche. Les yeux dans les yeux, je lui ai dit que nous sommes là pour toujours. Il m'embrasse comme au tout premier baiser du monde, avant de s'endormir épuisé entre mes jambes où il devient ma nuit chevelue à la respiration chaude et pleine d'espérance.*



*Je reste seule avec ma vie immobile. Le silence fait remonter les souvenirs à la surface du monde. Les images dansent comme la fumée d'une cigarette, à l'ombre de naguère et d'autrefois. Je me sens nombreuse avec tout ce passé en moi. Je caresse la portée de vieux chats de mes vies antérieures. Mes plus anciens souvenirs sont les légers bagages de mon enfance.*

*Ce matin, j'ai eu l'annonce du premier mort de la famille. Une vieille tante de plus de 80 ans, oubliée du côté de ma mère, une sorte de tante de tante, ou à peu près. Transportée à l'hôpital de Clichy hier avant midi, elle y est morte en début de soirée. Quelqu'un l'a vue. Un visage paisible dans la salle de réanimation, pas de souffrance. Sa voix n'est pas tout à fait triste, elle ajoute même que ce virus joue à ce que tous les virus joueraient à sa place: il élimine les faibles, régénère le milieu naturel et renforce l'espèce à long terme. Après ça, ma mère en a profité pour me parler plus longuement d'elle, toujours elle, droite et orgueilleuse face à l'adversité virale. Dès le premier jour de quarantaine, elle a préféré la fuite au combat : du yoga, du ménage, du vélo d'appartement, la classification annotée de plus de cinquante années de photos, les jeux vidéos... Tu es sûre que ça va ? Elle ne veut pas reconnaître qu'une agitation aussi louche et tempétueuse cache mal sa peur du virus. Juste de quoi s'occuper, rien de trop. Et pourquoi va-t-elle se balader dans le cimetière ? Parce que c'est encore là qu'on trouve le plus de vies et de chats.*

*Je reçois des nouvelles plus alarmantes du côté des vivants. Maitena s'inquiète du comportement agressif de son ado maigrichonne de 17 ans, Eztitxcu, la mielleuse pleine de poison. Maitena craint d'être tuée durant son sommeil ou de commettre un adocide avant la sortie du confinement. Chacune écoute la musique au casque, aux antipodes l'une de l'autre, dans des mondes qui ne se touchent pas, et leurs regards s'évitent depuis trois jours. Un conflit glacial. Maitena n'a jamais ressenti autant de distance avec sa fille. Elle se sent plus proche des inconnus qui passent sous la fenêtre. Avec une voix pleine de larmes, elle se demande à quel moment tout a foiré. De plus en plus, elle en veut à son mari de s'être débarrassé de sa fille. Maitena a peur que cette histoire finisse mal, très mal. Tout à fait le genre de meurtre basé sur le principe de la cocote minute prête à exploser. Je lui dis d'arrêter les romans policiers et d'oublier The Walking Dead : le coronavirus, c'est la saison de Verlaine.*

*Mikel est de retour du Leclerc avec les sacs de courses : toujours pas de Gianduja.*

*Bercée dans le hamac, j'ouvre le cœur battant les pages de mon exemplaire du New York Times acheté le premier janvier 2000. La chemise en plastique dans laquelle j'avais rangé mon souvenir fétiche du premier de l'an mythique aux États-Unis s'envole mollement contre la balustrade. Je remonte le film de l'histoire du monde en marche arrière, et à sauts de grenouilles. Les attentats et la folie financière. Les révoltes, l'écroulement du vieux système démocratique et les femmes qui secouent leur cage. 20 ans ont passé comme 20 mois, 20 semaines, 20 secondes, 20 gouttes d'eau dans l'océan du temps, et nous voilà dans un autre monde inattendu et inavouable. Un monde qui retient son souffle sur les cinq continents.*

*Et moi, depuis cette balade hivernale? Qu'ai-je fait en vingt ans ? Ai-je bien usé de toutes les opportunités de joie ? Ai-je fait l'amour suffisamment? Je déploie le fil de la mémoire qui relie ma chaise hamac à ce jour festif dans les rues de Manhattan. Le temps me fait venir des larmes à mesure que j'ôte sa peau d'oignon pleine de souffre. Je croise le visage de Mikel lors des fêtes de la Bixintxo, ses lèvres ont un goût de sardines. Cette rencontre est l'aube de ma vie. L'idée que j'aurais pu vivre sans Mikel me remplit d'effroi. Je n'imaginais pas être aussi heureuse un jour. Avant la pandémie, le bonheur avait l'aspect d'un mythe raconté aux enfants pour qu'ils acceptent mieux toutes les tragédies du monde. Il renvoyait d'assez près à la foi religieuse. Maintenant je n'ai plus qu'à regarder dans la glace pour voir le bonheur briller au fin fond des puits de mes yeux. Et malgré les horreurs réelles dans les hôpitaux, les Ehpad, je n'ai pas honte d'être heureuse; j'ai déjà payé ma dette à la souffrance du monde. J'ai connu ces mauvais moments qui passent vite et semblent durer*

*une éternité. Ceux qui auraient pu m'ôter la vie, avant 25 ans.*

*J'écoute un peu Youtube. Ces dernières semaines, j'ai pris goût aux chansons bêtes qui rendent sensible la naïveté insondable de la vie.*

*A vingt heures, la rumeur de l'ovation publique remonte le chemin de Guruzteta. Sur le balcon, j'applaudis à m'en faire tomber les mains pour que l'on m'entende dans toutes les chambres de la clinique et de l'hôpital de Saint-Jean. Je participe à ce concert d'espoir et de gratitude pour que l'injuste système dans lequel nous vivons tienne le coup face à un virus merdique capable d'emporter des milliers d'années d'histoire. Mikel s'amuse à applaudir plus fort que moi. Nos mains en feu claquent à toute volée comme une nuée de colombes fuyant la mort pour l'amour.*

*Mikel fait tourner les chansons de Claude Nougaro en boucle après le dîner. Nous dansons sur le balcon avec Toulouse pour toujours, et Tu verras, tu verras.*

*Ab tu verras, tu verras, tout recommencera,*

*Tu verras, tu verras, l'amour est fait pour ça.*

*Nos pieds bougent à peine sous la boule disco de la lune suspendue à la nuit. Les yeux fermés, nos langues s'enlacent avec passion.*

*Notre étreinte forme la barque caressée par les eaux du néant, et je remercie les étoiles naissantes d'éclairer ces ténèbres d'amour.*

*Je n'ai plus envie de baiser. Je m'enroule dans la peau douce à l'infini de Mikel qui m'aime durant son sommeil d'un amour phosphorescent. Je suis à l'écoute du silence qui monte dans la nuit. Une fois mon heure fatidique passée, je sais que je ne dormirai plus, et je m'adonne avec confiance à l'insomnie, sans obligation du lendemain. Et la douce foudre d'un poème dédié à Mikel remonte ma colonne vertébrale:*

*Je veux tout*

*Je veux la nuit, je veux le jour*

*Je veux tous les battements de ton cœur*

*Qui font à jamais résonner notre amour.*

*Quel jour sommes-nous? Le silence de ce matin pèse davantage sur mes épaules. Embourbée dans un dimanche de printemps sans fin, où les jours ne ressemblent plus à des jours, je remplis une attestation de déplacement dérogatoire afin de descendre en ville avec un recueil de Verlaine à la main. Je n'aime pas montrer ce que j'aime, ni me faire valoir, mais je suis de celle pour qui sortir sans un livre revient presque à marcher nue en pleine ville.*

*Une voiture glisse sur le port fantôme de Saint-Jean. Les navettes tournent à vide, comme autant de vieilles folles inutiles qui n'ont plus nulle part où aller et venir. A petits pas, les pigeons roulent des ailes et jouent aux kékés sur la chaussée rendue au vent. Le ciel d'un bleu maladif oublie de pleuvoir. Je n'aurais pas imaginé qu'un jour la pluie me manqua autant, mais ce matin le plus ballot des*

### **Txirrimiri (3)**

*suffirait à me tenir compagnie. Le soleil joue avec sa lumière contre le fronton de la grande place. A l'étroit sur leurs balcons, les gens ont le sourire amer des animaux en cage.*

*Je m'engouffre dans ce labyrinthe de venelles avec l'espoir un peu fou de trouver une issue rapide à mon étrange solitude. La rumeur des conversations décousues s'évapore à mon passage. A dix heures ma peau et mes os entrent en résonance avec les vibrations métalliques des cloches de Saint-Vincent. Je tourne à droite et monte les escaliers qui passent sous le clocher octogonal pour aller m'asseoir sur le banc qui domine l'église et Donibane qui m'ouvre grand ses bras d'amoureuse pirate ankylosée. Le silence qui fait suite à la voix des cloches me donne envie de pleurer comme une enfant. Abandonnée*

### **3 Le crachin version basque.**

*sur le banc, je n'ai plus besoin d'ouvrir Verlaine pour échapper au temps qui passe trop vite et y cacher mon visage : je le connais par cœur. Quand je le récite à voix haute, ma langue danse au rythme de ses mots.*

*Une musique d'orgue commence à résonner avec force dans l'église Saint-Vincent. Les oiseaux s'envolent comme les pages d'un livre à venir. Je contourne à nouveau le clocher octogonal et passe la porte entrouverte sur la pointe des pieds. Me voilà seule à un récital sans public, au milieu des notes et du parfum du bois qui m'enivre. J'allume un cierge à la mémoire de la vieille tante inconnue. Dans un soudain état d'exaltation, je prie au hasard pour Denise, je crois. C'est la première fois que j'essaye de prier depuis mon enfance. Je n'avais pas mieux réussi qu'aujourd'hui. La musique d'orgue réveille les morts endormis dans nos souvenirs.*

*Longtemps je reste debout face au corps de l'orgue suspendu sur les trois galeries. Derrière deux mille tuyaux argentés, l'organiste joue une musique lancinante que je ne reconnais pas. Cela ressemble à tout autre chose qu'à un accompagnement pour la messe, peut-être une toccata austère et timorée de Jean Sébastien Bach. Je perçois le jeu du pédalier, la respiration des soufflets et la pression harmonieuse des doigts sur le clavier. Devant la console, l'organiste joue pour Dieu et ceux qui ne sont plus là, il joue pour les médecins, les infirmières, et tous ceux qui luttent pour la vie des autres, il joue parce qu'il ne sait faire que ça pour continuer à croire à demain, et sa musique qui se déroule par brèves et longues vagues m'ouvre les yeux sur la beauté et la simplicité de tout ce qui existe. Je souris, je pleure, et je récite Verlaine pour tenir compagnie à l'orgue :*

*Qu'as tu fait, ô toi que voilà*

*Pleurant sans cesse,*

*Dis, qu'as tu fait, toi que voilà,*

*De ta jeunesse ?*

*Et je dis à Verlaine qu'il n'est pas trop tard pour vivre.*

*Découvrez les Editions Lamia et n'oubliez pas d'aimer notre page.*

<https://www.facebook.com/EditionsLamia/>

[gilarrocena@free.fr](mailto:gilarrocena@free.fr)

---

**10 mai 2020**

## **BROUILLARTA**

Depuis que je suis toute petite, je connais les colères et les coups de tête météorologiques du pays Basque, par cœur. Ses colères maritimes, sombres avec une écume grise irrégulière, nerveuse comme une immensité qui danse un rituel pour des pluies diluviennes. Des Jerricans de flotte qui s'abattent sur le toit des bagnoles qu'on a vite fait de rejoindre, parce qu'il a fait beaucoup trop chaud, le ciel est bien trop limpide, et la mer

trop calme pour s'y fier... On voit, assis sur nos paréos, une masse noire qui se profile à l'horizon et l'onde verticale de grêlons qui arrivent sur nous au galop. Combien de journées merveilleuses, sous un azur de carte postale, dans une chaleur figée avec une marée basse scintillante, transparente sur un sable clair avons nous vécu, en sachant qu'une tempête nous chasserait en fin d'après midi. On avait juste le temps de prendre des coups de soleil, de se prendre la tête avec des histoires d'amour débutantes, les parties de volley incompréhensibles, nous luttions jusqu'à la première goutte d'eau chaude, suicidaire, sur nos épaules rougies, et nous n'avions même pas le temps de finir le match. Et le vent nous poussait déjà. La mer enflait comme une dune éphémère, et venait nous lécher les pieds. On jouait jusqu'aux coups de bélier de l'air. Jusqu'aux parasols qui s'envolaient, les serviettes, les sceaux et les râteaux, les paréos, le Monoï, le Bergasol, sandales et chapeaux. Les ballons, les couffins, les cris. Tout partait au ciel. Il y avait une sensualité forcenée à attendre juste avant qu'il ne soit trop tard. Je me souviens des hurlements de nos mères affolées par les rafales et la nuit de l'orage précoce qui nous appelaient, effarées par le jour qui s'affalait comme une voile à 16 heures. Nous ramassions nos maillots, des Fraises Tagadas, de vieux beignets gars avec du sable et nous étions frottés comme des chevaux avant d'entrer dans la voiture. Ce sont mes souvenirs, mes tendres souvenirs. Mes madeleines. On tremblait de froid à l'arrière de l'Alfa de mon père. Des glaçons tambourinaient sur le pare-brise, mon père mettait son poing sur la vitre pour éviter l'éclatement. Et puis notre grand mère nous attendait avec des serviettes chaudes, ça grondait là haut. Ça grondait sérieux. Nous allions voir la télé en noir et blanc Avec des couvertures et des sandwiches et puis il faisait beau, une demie heure après, il faisait beau.... C'était le bonheur, ce bonheur qui m'accompagne et ne me trahit jamais. Cette après midi, je poussais un Caddie de supermarché cette grosse pluie, cette même pluie, tiède s'est abattue sur moi, tout est repassé en super 8, le tremblement des images jaunies, parasitées et là j'avais dix piges, un sucre d'orge qui me lacérait la bouche, les cheveux emmêlés, un petit bronze qui ne pensait pas que quelques années plus tard, sur un parking de chez Leclerc, elle resterait plantée là, à regarder son merveilleux passé tomber du ciel sur ses épaules et pleurer salé pour que tout recommence, encore. Juste une fois.

Emmanuelle Moullard

---

**2 mai 2020**

*Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra*

*"Il faut porter en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile quidanse."*

---

**29 avril 2020**

*Mondnacht Eichendorf,*

*Clair de lune*

*Il semblait que dans le silence  
Le ciel eût étreint la terre  
Et que, dans la vaporeuse clarté des fleurs  
Toujours elle dût rêver de lui.*

*La bise errait sur la plaine,  
Les épis, doucement, se balançaient,  
Les forêts frémissaient sous la caresse  
De la nuit étoilée*

*Et mon âme, ouvrant  
Ses ailes toutes grandes,  
S'élançait à travers la campagne silencieuse  
Comme à l'appel du pays natal.*

---

**28 avril 2020**

*Comme le torrent se précipite vers la mer,  
Comme le soleil et la lune glissent par-delà les montagnes du couchant,  
Comme les jours et les nuits, les heures et les instants s'enfuient,  
La vie humaine s'écoule inexorablement.*

*Verset cité dans de nombreux ouvrages tibétain.*

**PADMASAMBHAVA (8th century)**

---

**27 avril 2020**

***La vraie gloire est ici***

*La vraie gloire est ici,  
Nous passons à côté.  
Quelques jades croqués,  
Et maints lotus mâchés,  
Au travers des ténèbres,  
Un jour nous périrons.*

*La vraie voie est ici,  
Nous passons à côté.  
Mousse ou limon mâché,  
Lave ou glace croquée,  
Mourant de nostalgie,  
Périrons-nous un jour ?*

*La vraie vie dès ici,  
Par ici nous passons.*

*Nous aurons toujours soif,  
Et toujours aurons faim,  
Au travers des ténèbres  
Jamais ne périrons.*

*Ici la gloire ? Oui, c'est ici  
Que, damnés, nous avons appris  
A nous sauver par le chant - Aum  
Qui nous conduit au vrai royaume.*

*de François CHENG (de l'Académie Française)*

---

## **JUILLET DE MA MÉMOIRE**

*Dans le flou du paysage ,  
Après la mort des villes ,  
Sur la ligne majeure d'un amour  
Ton corps en souvenir  
O jardinier de ma mémoire,  
Plante une fleur de certitude,  
Dis-moi le nom de ta maison ,  
Celle dont la forme est dans ma forme ,  
Et l'ombre dans mon ombre.  
Dis-moi l'arbre qui correspond  
À la terre où je vais m'asseoir ,  
Quand lumière et nuit se confondent .*

*Nadia TUENI ( amie libanaise décédée prématurément )*

---

**25 avril 2020**

### **Fonction du poète**

*Peuples ! écoutez le poète !  
Écoutez le rêveur sacré !  
Dans votre nuit, sans lui complète,  
Lui seul a le front éclairé.  
Des temps futurs perçants les ombres,  
Lui seul distingue en leurs flancs sombres  
Le germe qui n'est pas éclos.  
Homme, il est doux comme une femme.  
Dieu parle à voix basse à son âme  
Comme aux forêts et comme aux flots.*

*C'est lui qui, malgré les épines,  
L'envie et la dérision,  
Marche, courbé dans vos ruines,  
Ramassant la tradition.  
De la tradition féconde  
Sort tout ce qui couvre le monde,*

*Tout ce que le ciel peut bénir,  
Toute idée, humaine ou divine,  
Qui prend le passé pour racine  
A pour feuillage l'avenir.*

*Victor Hugo (deux des six strophes)*

---

### **Maman,**

*mon incomparable mère, attendrissante qui dans mes chagrins me console  
en me donnant sa main qui est si douce,  
qui coule comme une source.  
Ah ma mère, es tu malheureuse ou es tu amoureuse?  
Je ne le sais pas mais tu me le diras.*

---

*Pour maman, inventeur Thierry, 12 ans*

*Cher Maman je t'écris ce poème pour te remonter le morale ,  
est-ce que pour toi tout ce que tu fais est normale ?  
en tout cas dis toi que ce qui se passe n'est pas banale ,  
en tout cas on t'aime plus que jamais ,  
essaye de ne pas craquer ce serai bête,  
heureusement que tu existe sinon pour ton entreprise ce serai la catastrophe !,  
et n'hésite pas parfois à te mettre en OFF .....*

FIN

*Ce poème a été écrit à Tahiti par Eden 10 ans*

---

### **22 avril 2020**

*L'ennui naquit un jour de l'uniformité*

*Doit on en ces jours de confinement  
Se trouver dépourvu de créativité  
Ou justement exister  
En dehors des contacts humains  
Ne sommes-nous. RIEN ?  
Longtemps mise en veille  
La richesse intérieure  
N'aspire qu'à son éveil*

*Réflexions de confinement*

---

*Tous le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre.*

*Pascal*

---

### **Quand vous serez bien vieille**

*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.  
Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.*

*Je serai sous la terre et fantôme sans os :  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,*

*Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.*

*Pierre de Ronsard, Sonnets pour Hélène, 1578*

---

*Nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui...*

**Alphonse de Lamartine**

---

*La vie est belle, je me tue à vous le dire » dit la fleur. Et elle meurt.*

**Jacques Prévert**

---

*Toutes les ténèbres du monde ne peuvent éteindre la lueur d'une seule petite bougie.*

**Proverbe Persan.**

---

**21 avril 2020**



## **"Confinement et confinement"**

*Etrange journée de Pâques  
avec ses cloches confinées  
mais la lumière n'est pas opaque  
n'en voyons que ses reflets.*

*Alors si nous abordions  
avec de bonnes intentions  
ces deux mots récurrents  
"confinage" et "confinement"?*

*commençons par un "état"  
celui imposé par le confinement  
qui nous met dans tous nos états!  
Il a surgi un peu brutalement  
et sans aucun avertissement.*

*De notre liberté nous spoliant  
à d'autres plaisirs nous amenant,  
il nous permet un autre comportement  
offrant des petites joies étonnantes!*

*Ce confinement entraîne le confinement,  
mais que soudain ce mot est sage!  
Il nous laisse libres d'actions  
ne confondons pas avec détention!*

*Ce confinement source de privations  
offre le confinement en compensation.  
Trouvons nous d'autres passions  
De lui...nous aurons raison!*

*Il nous accorde une autre liberté  
celle de lire, penser, rêver,  
vers un voyage intérieur flâner  
et dans nos souvenirs puiser.*

*Le confinement rime avec jardinage?  
Alors profitons-en, même sur un balcon,  
pour nous inventer un paysage  
et en tirer une belle leçon.*

*Le confinement permet d'aimer  
car sur les autres, il faut veiller,  
les paroles des enfants écouter  
pour adoucir leurs journées.*

*Confinage...confinement..  
On sous-entend le mot "résilience"  
pour ne pas penser à l'absence  
et dépasser cette sentence.*

*En aspirant au déconfinement  
repensons à notre vie d'avant  
peut-être l'occasion de faire le point*

*sur ce dont on a vraiment besoin.*

*Confinement...confinage..  
auront été vécus à tous les âges,  
un jour n'auront été qu'un passage  
en laissant, peut-être, plus de Sages.*

---

### **Extrait de j prévert**

Reprenez vos couleurs  
Les couleurs de la vie  
Alors toutes les bêtes  
Les arbres et les plantes  
Se mettent à chanter  
A chanter à tue-tête  
La vraie chanson vivante  
La chanson de l'été ....

---

### **LA DOULEUR**

*Je n'en peux plus ... Ah ! De cette douleur si tenace  
Toujours devant moi , je voudrais tant qu'elle s'efface ,  
Fallait-il donc que cela m'arrive ? Pris au cœur  
Comme tant d'autres , par le doute ou la terreur .*

*Existe-t-il un chirurgien ? Une main qui pense  
Dont l'habileté , de vos blessures vous panse  
Et retire en vous cet invisible fardeau  
Que nul ne remarque , là juste sous votre peau .*

*Pourquoi est-ce si difficile ? Marqué au fer  
Jusque dans les pages indélébiles de la chair  
D'écrire un nouveau chapitre , libre comme l'air ?*

*L'esprit voudrait s'affranchir , il est fugace  
Mais lourd de cette histoire sans cesse ressasse  
Parle aux fantômes qui de répondre se lasse .*

*Edouard DEBRY*

---

### **Ezra Pound, Canto XLVII, traduction Richard Sieburth (extrait)**

*[...] L'ombre fourchue tombe sur la terrasse*

---

*Plus noire que le martinet flottant sans souci de ta présence,  
L'empreinte de son aile est noire sur les tuiles  
Et s'en va avec son cri.  
Si léger est ton poids sur Tellus  
Ton échancrure n'est pas moins dentelée  
Tu pèses moins que l'ombre  
Et pourtant tu as rongé la montagne,  
Les dents de Scilla sont moind affilées.  
As-tu trouvé un nid plus doux que cunnus  
As-tu trouvé un meilleur repos  
As-tu une semence plus profonde, ta mort  
Amène-t-elle une pousse plus vive ?  
Es-tu entré jusqu'au fond de la montagne ?*

*La lumière est entrée dans le caveau. Io ! Io !  
La lumière est descendue dans le caveau,  
Splendeur sur splendeur !  
J'ai sondé ces collines :  
Que l'herbe pousse de mon corps,  
Que j'entende les racines se parler,  
L'air est nouveau sur ma feuille,  
Les rameaux fourchus tremblent dans le vent.  
Zephyrus est-il plus léger sur la branche, Apétolia  
Moins pesante sur l'amandier ?  
Par cette porte je suis entré dans la colline ....*

---

**extrait de Stèles - Victor Segalen (écrit en Chine..)**

*Vous ! fils de Han, dont la sagesse atteint dix mille années  
et dix mille milliers d'années, gardez vous de cette méprise.*

Rien d'immobile n'échappe aux dents affamées des âges.  
La durée n'est point le sort du solide. L'immuable  
n'habite pas vos murs, mais en vous, hommes lents,  
hommes continuels.

Fondez sur le sable. Mouillez copieusement votre argile.  
Montez les bois pour le sacrifice; bientôt le sable  
cédera, l'argile gonflera, le double toit criblera le sol  
de ses écailles:

Toute l'offrande est agréée !

Or, si vous devez subir la pierre insolente et le bronze  
orgueilleux, que la pierre et que le bronze subissent  
les contours du bois périssable et simulent son effort caduc:

Point de révolte: honorons les âges dans leurs chutes  
successives et le temps dans sa voracité.

---

**20 avril 2020**

**Confinement Mars 2020**

Confinée depuis plusieurs jours dans ma maison,  
Je tente aujourd'hui, le soleil aidant de sortir.  
Sans oublier, c'est certain mon attestation obligatoire.  
Je décide donc de m'aérer dans les vignes et là  
Grande déception :  
La nature ne m'a point attendue et son réveil est flagrant.  
Les années précédentes je pouvais assister avec joie à ce réveil progressif  
Et m'en réjouir  
Aujourd'hui ma balade me fait évoluer au milieu de mille couleurs  
Un tableau où domine le rose, le vert, le jaune, le blanc  
Une féerie de couleurs qui enchante ma petite évasion  
Même les premières feuilles de vigne ont fleuri sur les ceps  
La nature ne m'a pas attendue et je n'aurais pas cette année  
Le plaisir de figer en image ce moment que j'affectionne tant  
Je prends alors conscience que la nature se moque de mon confinement  
Le COVID 19 ce n'est pas son problème elle ne nous attend pas  
Elle fait avancer ce printemps qui nous échappe cette année  
Printemps qui continue sans nous à embellir les paysages.  
Quand vais-je pouvoir ressortir ???? Je ne sais !!!  
Et Que vais-je encore découvrir ???  
Je serai encore obligée de subir ces transformations de la nature  
2020 ne sera pas une année comme les autres  
Il me faut en prendre conscience  
Pensons à 2021 et espérons que le printemps  
Cette fois nous pourrions le vivre.

### **Petite cascade**

*Nymphe, se revêtant toujours  
de ce qui la dénude,  
que ton corps s'exalte pour  
l'onde ronde et rude.*

*Sans repos tu changes d'habit,  
même de chevelure ;  
derrière tant de fuite, ta vie  
reste présence pure.*

*Rainer Maria Rilke*

*Les quatrains valaisans*

---

### **Le train de ma vie**

*"un texte de Jean d'Ormesson"*

*A la naissance, on monte dans le train et on rencontre nos Parents.  
On croit qu'ils voyageront toujours avec nous.  
Pourtant, à une station, nos Parents descendront du train, nous laissant seuls continuer le voyage.  
Au fur et à mesure que le temps passe, d'autres personnes montent dans le train.  
Et elles seront importantes : notre fratrie, nos amis, nos enfants, même l'amour de notre vie.  
Beaucoup démissionneront (même éventuellement l'amour de notre vie), et laisseront un vide plus ou moins grand.  
D'autres seront si discrets qu'on ne réalisera pas qu'ils ont quitté leurs sièges.  
Ce voyage en train sera plein de joies, de peines, d'attentes, de bonjours, d'au-revoirs et d'adieux.  
Le succès est d'avoir de bonnes relations avec tous les passagers pourvu qu'on donne le meilleur de nous-mêmes  
On ne sait pas à quelle station nous descendrons, donc vivons heureux, aimons et pardonnons.  
Il est important de le faire car lorsque nous descendrons du train, nous ne devons laisser que de beaux souvenirs à ceux qui continueront leur voyage.  
Soyons heureux avec ce que nous avons et remercions le ciel de ce voyage fantastique.  
Aussi, merci d'être un des passagers de mon train.  
Et si je dois descendre à la prochaine station, je suis content d'avoir fait un bout de chemin avec vous.  
Je veux dire à chaque personne qui lira ce texte que je vous remercie d'être dans ma vie et de voyager dans mon train.*

---

**« Comme un diable confiné.... »**

*Comme un diable au fond de sa boîte,*

*Le bourgeon s'est tenu caché...  
Mais dans sa prison trop étroite  
Il baille et voudrait respirer.  
Il entend des chants, des bruits d'ailes,  
Il a soif de grand jour et d'air...  
Il voudrait savoir des nouvelles,  
Il fait craquer son corset vert.  
Puis, d'un geste brusque, il déchire  
Son habit étroit et trop court  
«Enfin, se dit-il, je respire,  
Je vis, je suis libre... bonjour ! »*

*Paul Géraldy*

---

**18 avril 2020**

### **L'oiseau.**

*Un oiseau te cherche querelle,  
il bat sur toi ses grandes ailes,  
tu lui lances une pierre  
mais, lourde de ta colère,  
retombe en un bruit sourd  
et toujours plus, comme un vautour,  
l'oiseau maudit serre ses tours.*

*Tu te demandes, d'où vient-il  
ce calamiteux volatile ?  
point de bosquets ou de buissons  
pour le voiler à ta vision  
et de tous les bestiaires,  
à cet instant le seul ouvert  
est ton grand imaginaire.*

*Il s'approche, te fait face,  
ces larges ailes effacent  
ton horizon et ton soleil,  
tu ne vois que ces yeux vermeil.  
Quelle sourde fureur habite  
en ces fulminants orbites ?  
qui, proche de toi, s'agitent.*

*Dans le silence du désert,  
des mots blessés sans voix errent,  
l'aigle en quête de vives proies,  
affamé, fond sur ce qu'il croit  
sa faim rassasiée mais, certain*

*d'être trompé en son festin,  
s'élançe fou sur ton chemin.*

*A qui appartiennent ces mots ?  
l'aigle, lui, ne le sait que trop,  
dont le cri déchire l'azur,  
tant résonne leur murmure.  
Au fond de ses yeux s'enflamment  
ces mots qui te brûlent l'âme,  
et ta voix qui les réclame.*

Edouard DEBRY

---

*Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir; cœurs légers, semblables aux ballons, -  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours: Allons.`*

BAUDELAIRE (*Les fleurs du mal*)

---

*Je suis le dernier sur ta route  
Le dernier printemps la dernière neige  
Le dernier combat pour ne pas mourir  
Et nous voici plus haut et plus bas que jamais*

Paul ELUARD

---

*Le bonheur en partant m'a dit qu'il reviendrait .  
Jacques PRÉVERT*

---

### **La vague**

*Venue d'on ne sait où, cette vague ailée  
dont l'écume fume encore sur le rivage  
et dépose sur les lèvres un goût salé,  
hurle sa détresse à travers les âges.*

*Elle a pour nom invisible et terrible,  
La mort, de tout temps, lui envie son cortège,  
Dans sa colère, elle emporte et passe au crible  
La marée des esprits et leur vain manège.*

*Les marins la connaissent, quand donne le vent  
et que pourtant le bateau refuse, c'est elle !  
qui passe et dix fois sur le monde s'étend  
avant de frapper les visages au coutel.*

*Qui suis-je pour parler d'elle ? Elle pourrait bien  
me retenir dans ses filets, si coupable  
que mon cœur même m'accuse, pour responsable me tient,  
de tous ces visages si méconnaissables.*

*Elle me laisse jusqu'à son prochain passage  
Pourtant, je ne sais si ce fut mon repentir,  
Comme l'océan abandonne sur le rivage  
ce que par lente usure, il ne put engloutir.*

Edouard DEBRY

---

*Notre soif infinie de vie et de jouissance, nos désirs limités sont à l'étroit dans notre corps terrestre .*

Stéphane Zweig

---

*Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. » enivrez vous .*

Charles Bandelaire

---

*Le silence n' est pas l'absence de quelque chose mais la présence de tout.*



**ROMANCE – PAUL ELUARD**

*On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.*

*Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière....*

*Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...*

*Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpète là, comme une petite bête....*

*Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,  
Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...*

*Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines..*

*Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire...!*

*Ce soir-là,... - vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade..  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.*

---

*Dans Arle, où sont les Aliscams,  
Quand l'ombre est rouge, sous les roses,  
Et clair le temps,  
Prends garde à la douceur des choses.*

*Lorsque tu sens battre sans cause  
Ton cœur trop lourd;  
Et que se taisent les colombes:  
Parle tout bas, si c'est d'amour,  
Au bord des tombes.*

*Paul-Jean Toulet*

---

*Rosemonde Gérard Rostand*

**Poème *La chanson du nuage***

*Fait de brouillard et de lumière  
Entre le matin et le soir,  
Lorsqu'il se penche sur la terre  
Le nuage n'est qu'un miroir.*

*Il voudrait bien, lorsqu'il se penche,  
Être peuplé infiniment  
De fleur rose, de verte branche,  
D'un mot, d'un cœur, d'un sentiment ;*

*Il voudrait qu'une onde l'enivre  
D'un ruisseau bleu comme un saphir,  
Il voudrait, ce nuage, vivre  
D'un projet ou d'un souvenir ;*

*Il voudrait, charmante souffrance  
Dont il embellirait le jour,  
Voir passer sur sa transparence  
L'ombre fatale de l'amour !*

*Mais hélas, brouillard et lumière  
Entre le matin et le soir,  
Lorsqu'il se penche sur la terre  
Le nuage n'est qu'un miroir :*

*Et, dès qu'un divin paysage  
Monte à son cœur aérien,  
Voici qu'il passe, le nuage...  
Et c'est un autre qui revient !*

---

**17 avril 2020**

**ENIVREZ-VOUS**

*Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question.  
Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules  
et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.  
Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.  
Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un  
fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez,  
l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à  
l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui  
gémît, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle,  
demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile,  
l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer !  
Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous ;  
enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre  
guise.  
Charles Baudelaire*

---

**16 avril 2020**

*Bienheureux l'instant où nous serons assis à la terrasse, toi et moi  
Deux images et deux formes, mais une seule âme, toi et moi  
Les bruissement des bosquets et le chant des oiseaux donneront l'eau de la vie  
Lorsque nous serons ensemble au jardin, toi et moi  
Les étoiles du ciel viendront nous contempler  
Et nous leur montrerons notre lune, toi et moi  
Toi et moi sans toi et moi serons réunis par la joie  
Heureux et libérés des superstitions éparses, toi et moi  
Les perroquets célestes se régaleront de sucre  
Lorsque nous rirons ensemble toi et moi  
Le plus étrange, c'est que toi et moi soyons ici dans un petit coin  
Alors que nous sommes l'un en Iraq et l'autre au Khorasan, toi et moi  
Une image sur cette terre et sous une autre forme  
Au paradis éternel et au pays du sucre, toi et moi.  
Rumi*

---

**Le sage homme barbu**

*Ce matin il est sorti en ville,  
acheter le journal et une baguette.*

*Il a mis une heure et demi.  
Dès son retour, il allume la télé  
et il regarde un quiz, puis les infos.*

*On lui a parlé des fraises du Périgord  
et la plus belle avenue du Monde  
qui, semble-t-il, se trouve quelque part  
dans ce pays.*

*Il ne se donne pas de fausses idées.  
Il sait que quand la lumière s'en va,  
le ciel ne tombe guère  
de son étagère de cristal.*

*Le sage homme barbu,  
assis sur son rocher,  
sait beaucoup plus que nous*

*Et c'est mieux comme ça*

*Jules Delavigne, 2008*

---

*Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. À certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. À peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer.*

### **Les Noces de Camus**

---

*Elle est debout sur mes paupières  
Et ses cheveux sont dans les miens,  
Elle a la forme de mes mains,  
Elle a la couleur de mes yeux,  
Elle s'engloutit dans mon ombre  
Comme une pierre sur le ciel.*

*Elle a toujours les yeux ouverts  
Et ne me laisse pas dormir.  
Ses rêves en pleine lumière  
Font rire, pleurer et rire,  
Parler sans avoir rien à dire.*

*À José Moreno Villa*

**LA MONJA GITANA**

*Silencio de cal y mirto.  
Malvas en las hierbas finas.  
La monja borda albelies  
sobre una tela pajiça.  
Vuelan en la araña gris,  
siete pájaros del prisma.  
La iglesia gruñe a lo lejos  
como un oso panza arriba.  
¡ Qué bien borda ! ¡ Con qué gracia !  
Sobre la tela pajiça,  
ella quisiera bordar  
flores de su fantasía.  
¡ Qué girasol ! ¡ Qué magnolia  
de lentejuelas y cintas !  
¡ Qué azafranes y qué lunas,  
en el mantel de la misa !  
Cinco toronjas se endulzan  
en la cercana cocina.  
Las cinco llagas de Cristo  
cortadas en Almería.  
Por los ojos de la monja  
galopan dos caballistas.  
Un rumor último y sordo  
le despega la camisa,  
y al mirar nubes y montes  
en las yertas lejanías,  
se quiebra su corazón  
de azúcar y yerbaluisa.  
¡ Oh!, qué llanura empinada  
con veinte soles arriba.  
¡ Qué ríos puestos de pie  
vislumbra su fantasía !  
Pero sigue con sus flores,  
mientras que de pie, en la brisa,  
la luz juega el ajedrez  
alto de la celosía.*

---

## **Le train.**

*Entendre doucement le train qui démarre  
et commence à l'heure son chemin d'acier,  
sentir sur le visage encore froissé  
ombre et lumière alterner tel un phare.*

*Le départ est donné, tout tremble, tout s'agite,  
les derniers passagers se cherchent une place  
d'une marche peu assurée qui menace,  
chacun s'affaire et s'installe au plus vite.*

*Dans son refrain s'oublie cette vibrante énergie,  
vous n'y pensez plus et vous croyez au repos  
qu'un aiguillage vous la rappelle aussitôt,  
mais plus personne ne regrette le quai enfui.*

*Assis, les yeux fermés, un songe immobile  
vous tient éveillé, il ôte à votre champ  
l'apparente durée, lors, le droit mouvement  
se plie d'éternité, en vous courbe son fil.*

*En cet instant qui recommence sans cesse,  
comme une horloge dont la folle trotteuse  
bésite, hoquette, se fait hasardeuse,  
vos innombrables pensées soudain s'affaissent.*

*La marée de tous les maux qui vous assiègent  
et qui souvent menace de vous submerger,  
se retire à l'horizon, comme évaporé,  
du fond alors, le son d'un silence émerge.*

*Seule cette terre qui bat et respire,  
discrète mais à la chair si attentive,  
entends cette mélodie et se ravive,  
sourde aux angoisses des heures à venir.*

*Redoutées, ces passagères clandestines,  
rendues inoffensives par l'air du matin,  
ne vous quittent pas, mais là, vous êtes bien  
qui détournez le convoi de sa routine.*

*Le train pourtant ne dérive de sa course,  
vous savez où il va, il sait votre chemin,*

*et déjà vous guettez le premier coup de frein,  
l'arrivée s'invite, elle est à vos trousses.*

*Le train abaisse sans répit sa vitesse,  
le corps s'avance, voudrait poursuivre encore,  
une main s'oppose, le retient du dehors,  
le songe s'enfuit, s'envole l'ivresse.*

*A travers le paysage qui défile,  
se rappelle à vous la marche du temps passé,  
mais les quais, pareils du départ à l'arrivée,  
vous suggère l'infini de cet étroit fil.*

*Le pied touche ce dur sol avec pesanteur,  
c'est que vous rattrapent vos amies sans billets,  
c'est bien elles qu'arrêter l'agent devrait !  
mais entre vos pas le silence demeure.*

Edouard DEBRY

---

## **LA NONNE GITANE**

*Silence de chaux et de myrte.  
Mauves dans les herbes fines  
Sur une toile jaune paille  
la nonne brode des giroflées.  
Volent dans le lustre gris  
les sept oiseaux du prisme.  
Tel un ours panse en avant  
loin de là grogne l'église.  
Comme elle brode ! Quelle grâce !  
Sur la toile jaune paille  
elle aimerait bien broder  
des fleurs à sa fantaisie.  
Quel tournesol ! Quel magnolia  
de faveurs et de clinquant !  
Quels safrans et quelles lunes  
sur la nappe de l'autel !  
Cinq oranges en compote  
cuisent dans l'office proche :  
ce sont les plaies du Christ  
cueillies près d'Almeria.  
Dans le regard de la nonne  
galopent deux cavaliers.*

*Une rumeur dernière et sourde  
lui décolle la chemise,  
la vue des monts et des nuées  
dans les lointains arides  
fait qu'alors son cœur se brise,  
son cœur de sucre et de verveine.  
oh, quelle plaine escarpée  
sous l'éclat de vingt soleils !  
Quelles rivières soulevées  
entrevoit sa fantaisie !  
Mais à ses fleurs elle s'applique  
tandis que debout dans la brise  
l'éclat du jour joue aux échecs  
par les fentes de la jalousie.*

*Federico García Lorca, Romancero gitan, Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, 1973, pp. 135-136.  
Traduction d'Armand Guibert.*

---

*Les hommes sont faits pour s'entendre  
Pour se comprendre pour s'aimer  
Ont des enfants  
Qui deviendront pères des hommes  
Ont des enfants sans feu ni lieu  
Qui réinventeront les hommes  
Et la nature de leur patrie  
Celles de tous les hommes  
Celle de tous les temps*

*Paul Eluard*

---